

TELEVISION

SEMAINE DU LUNDI 25 AU DIMANCHE 31 AOÛT 2003

LES LIAISONS DANGEREUSES

Catherine Deneuve et Rupert Everett dans une nouvelle adaptation du roman de Choderlos de Laclos. Sur TF1. Page 9



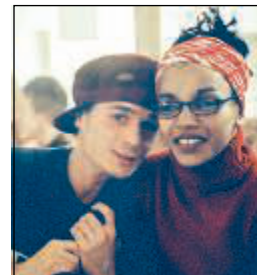
DRÔLES DE HÉROS



Pour la rentrée, toutes les chaînes annoncent l'arrivée de dessins animés inédits. Page 2

VINGT ANS, LE BEL ÂGE

Une série documentaire vivifiante sur les jeunes d'aujourd'hui. Sur France 2. Page 24



Jean Minondo, l'oreille de l'image

Ingénieur du son, il a travaillé avec Catherine Breillat, André S. Labarthe et José Pinheiro. Son rôle consiste à donner une intelligibilité, une cohérence, un espace, une profondeur aux voix et aux ambiances. Septième volet de notre série d'été sur les métiers de la télévision. Pages 4 et 5

« Le son, c'est le lieu d'expression de la vie »

INGÉNIEUR DU SON. Mathématicien et musicien, formé à l'école Louis-Lumière et diplômé de l'Idhec, Jean Minondo privilégie l'intuition et le hasard pour faire parler les images

Derniers jours de juillet. Vanves, Colombes, 20^e arrondissement de Paris. Joyce Buñuel achève le tournage du quatrième téléfilm de *Sœur Thérèse.com*. Jusqu'à présent, TF1 n'a diffusé qu'un seul volet (réalisé en 2002 par Christian Faure et plébiscité par les téléspectateurs) de cette comédie, dont l'idée originale revient à Michel Blanc. En héros récurrents, Juliette (Dominique Lavanant), enquêtrice entrée dans les ordres, et son ex-mari Gérard Bonnaventure (Martin Lamotte), également policier, qui se retrouvent après plusieurs années pour résoudre des affaires criminelles.

Dans l'ancienne usine de Colombes où les décors du commissariat ont été aménagés, les prises se succèdent à un rythme soutenu, scandé par une formule immuable : « Silence, s'il vous plaît, moteur demandé. Moteur ! Ça tourne. Ça tourne au son ? » Pas de son sans silence. Et à défaut de silence, ni écoute, ni entendement possibles. A l'écart de l'énorme machinerie dédiée à l'image, Jean Minondo, ingénieur du son, est rivé à sa console dans une activité presque sans répit. L'aventure menée avec Joyce Buñuel est une affaire de complicité, comme la plupart de celles que ce tout juste quinquagénaire a engagées depuis plus de vingt ans dans tous les registres.

Une centaine de titres, parmi lesquels on trouve plusieurs longs métrages de Michel Deville, Bruno Nuytten ou encore Catherine Breillat ; des téléfilms, comme la série des « Fabio Montale » et des « Franck Riva » incarnées par Alain Delon, ou encore des documents musicaux, telle la collection « Piano du XX^e siècle ». Dans ce parcours, il y a des compagnonnages d'exception, comme celui de Chantal Akerman, qui lui donnera son premier travail en solo, en 1983, sur *Un jour, Pina m'a demandé...*, autour d'une tournée de Pina Bausch. Celui d'André S. Labarthe, rencontré l'année suivante, avec lequel il s'est immédiatement senti en parfaite coïncidence et a réalisé plus de vingt-cinq films, sur la danse, la littérature, le cinéma. Ou encore celui de Frédéric Compain, « brillantissime ».

Sur le projet de « Sœur Thérèse.com », « il y avait une double cohérence, raconte Minondo. Je connais Joyce depuis longtemps. Elle m'avait proposé son long métrage et a eu un grave accident de voiture alors qu'on s'appropriait à le tourner. Si j'ai



JEAN-CLAUDE ROCA/TF1



COLLECTION CHRISTOPHE L.

Formation

A la différence des autres pays européens, il n'existe pas de diplôme d'ingénieur du son en France, et les cursus sont très divers. Beaucoup deviennent ingénieur du son (autrement appelé chef opérateur son), après quelques années d'expérience en tant qu'assistant du son. Parmi les diplômes qui permettent d'accéder au métier, figurent celui de la **Fémis** (Ecole nationale supérieure des métiers de l'image et du son), à Paris (tél. : 01-53-41-20-00), et celui de l'**Ecole nationale supérieure Louis-Lumière**, à Noisy-le-Grand (tél. : 01-48-15-40-10). Il existe d'autres formations, d'un accès plus difficile, comme celles proposées par l'**ENST** (Ecole nationale supérieure de télécommunications), et par le **Conservatoire national supérieur de musique**, toutes deux délivrées à Paris.



« UN SIÈCLE D'ÉCRIVAINS » / AMP

accepté, c'est aussi pour elle. Par ailleurs la série est une comédie amusante, un divertissement populaire honnête. Et c'est bien, dans ce flux de télé-réalité et de "trash tv" dont les écrans sont inondés ».

UN MONDE DE NÉGOCIATION

A suivre l'évolution d'une journée de tournage, on comprend vite le paradoxe du rôle-clé dévolu à l'ingénieur du son, à lui seul « capteur universel avec sa petite subjectivité ». Il est celui qui choisit l'endroit juste où « poser ses oreilles », qui doit « aller chercher le monde ailleurs » pour compléter une ambiance sonore. A la fois d'une omniprésence constante et le plus effacé possible. D'une totale autonomie et dépendant de chacun. Dans l'anticipation du moment à venir en même temps que dans la mémoire immédiate de celui passé. « C'est un monde de négocia-

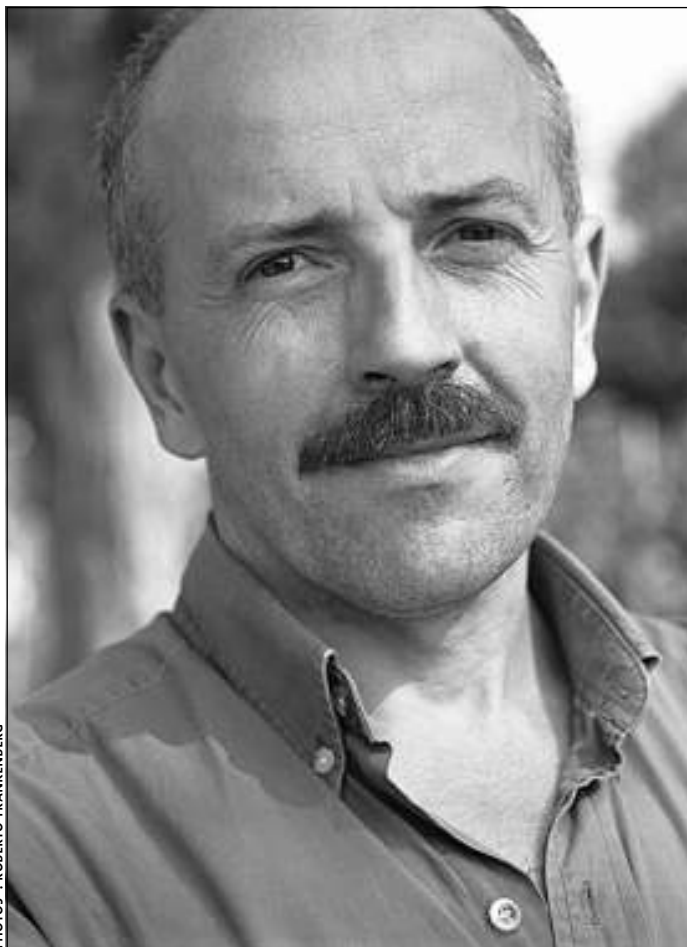
Trois films dont Jean Minondo a réalisé le son. De gauche à droite et de haut en bas : Martin Lamotte et Dominique Lavanant dans « Sœur Thérèse.com » (TF1, 2003). Catherine Frot et Didier Bourdon dans « 7 ans de mariage », long métrage de Didier Bourdon (2003). « Alain Robbe-Grillet », de Frédéric Compain (« Un siècle d'écrivains », France 3, 1999).

tion, où on partage l'espace, relève Jean Minondo. Une microsociété qui fonctionne en une multitude de corps de métiers, et c'est dans ce cadre-là qu'il faut faire exister le son, le mettre en mouvement dans un réseau complexifié de beaucoup d'éléments. Il faut être à l'écoute, dans la compréhension psychologique des uns et des autres, et dans la perception du moment auquel on opère. Tous ces éléments sont très fluctuants, et l'on doit tout saisir pour obtenir un résultat optimal. »

Sous le casque et les mains au clavier de sa console roulante, Jean Minondo est en quelque sorte le démiurge d'un orchestre de voix et de sons, auquel il donne une intelligibilité, une cohérence, un espace une profondeur. Son savoir professionnel, le matériel technique qu'il utilise – perches, micros HF glissés sous les vêtements des principaux acteurs, micros



PHOTOS : ROBERTO FRANKENBERG



Parcours

> 1953
Naissance à Mont-de-Marsan (Landes)
> 1978
Diplôme de l'Idhec et BTS du son de l'Institut Louis-Lumière
> 1980
Création, en association, de Tapages, société de matériel du son
> 1983
Un jour, Pina m'a demandé, de Chantal Akerman
> 1984
Carolyn Carlson solo, d'André S. Labarthe
> 2003
7 ans de mariage, de Didier Bourdon

cachés, tous reliés à une console pourvue de potentiomètres, fiche du Sound Report sur laquelle le son de chaque prise est notifié, assorti d'une appréciation de qualité qui aidera au travail de montage – gardent leur mystère. Cette dimension d'étrangeté laisse à l'opérateur du son une grande liberté de manœuvre. « Sur les tournages, la plupart des gens ignorent ce qu'est le son. Ils savent qu'il faut le respecter, mais non comment le gérer. Certains réalisateurs comptent énormément dessus, parce que c'est le lieu d'expression de la vie, de la vibration. C'est là où l'émotion passe, là où les acteurs sentent s'ils sont bons ou pas. Mais du point de vue de la production, on a rarement une idée de l'importance du son direct. Finalement, c'est avec le téléfilm, cette espèce de produit calibré, que le son direct a repris de la valeur, simplement pour des raisons économiques. C'est quand même moins cher d'avoir le son final au sortir du plateau. Pour un long métrage, on peut faire des choses plus raffinées, avec des plans sonores élaborés, un vrai traitement de l'acoustique des lieux. Alors que le téléfilm est essentiellement basé sur la parole. Si on entend, si on comprend, ça va. Peu importe que l'on réalise de jolis sons additionnels, des ambiances de qualité. Cela dit, je prends à chaque fois beaucoup de plaisir à définir mon espace. Il y a toujours quelque chose à faire exister, un défi à relever, même si on travaille parfois dans des conditions calamiteuses. »

Le primat est donné à l'image et à ses interprètes, mais le temps est aussi un facteur déterminant. A la télévision, il faut faire de plus en plus vite, avec de moins en moins de moyens. Il arrive que l'opérateur en chef ne puisse s'adjoindre le précieux

« Je demande rarement à un acteur de parler plus fort, mais juste de donner du grain, de travailler sur le médium, de jouer une petite partition »

Nous avons déjà publié :

> Michel Millecamps, décorateur, le 12 juillet.
> Jean-Pierre Descombes, chauffeur de salle, le 19 juillet.
> Jacques Santamaria, scénariste, le 26 juillet.
> Michel Hermant, réalisateur, le 2 août.
> Michelle Podroznik, productrice, le 9 août.
> Lise Beaulieu, monteuse, le 16 août.

concours d'un assistant, celui qui tient et dirige la perche sur le tournage d'une scène et indique en off les particularités ou les difficultés d'une situation. En l'occurrence, Jean Minondo opère dans une entente au cordeau avec un véritable alter ego, Laurent Bluwal. Ils se connaissent depuis 1995, ont réalisé une douzaine de projets et travaillent systématiquement ensemble depuis deux ans. « Il porte l'outil noble du son, commente Minondo. C'est lui qui est, à la bonne place, le capteur le plus précis. Il fait le son avec ses yeux, il anticipe les réactions physiques de l'acteur, le moment où il va parler. Son approche sensitive et psychologique est d'une grande acuité. Ce qu'il me donne est primordial. »

COMME UN ASTRONOME

Cette complicité s'exerce aussi parfois dans un rapport direct avec les acteurs, « une complicité par l'oreille, dans l'intimité de leur voix. Avec délicatesse, et bien sûr sans empiéter sur le travail du metteur en scène, on peut obtenir des nuances délicieuses. Je demande rarement à un acteur de parler plus fort, mais juste de donner du grain, de travailler sur le médium, de jouer une petite partition du texte. Et ça les intéresse. Je suis un petit peu chef d'orchestre, sur une phrase, un mot... Dans ce travail, on rejoint la musicalité. C'est elle qui fait sens, qui constitue l'émotion, donne du plaisir et enrichit la matière. »

La musique est une ligne de force dans le parcours de Jean Minondo (son nom même la porte en évidence – une onde en serrée par deux notes). Il en écoute constamment, de tous les styles – du chant grégorien aux rythmes du Metal adoptés par son fils adolescent ; beaucoup de vocal, de jazz et de classique –, mais l'a aussi

pratiquée. « J'aurais voulu faire du piano, mais mes parents m'avaient collé un accordéon sur les genoux. C'était l'époque des grandes audaces musicales des groupes anglais, Kim Crimson, Yes... Maintenant encore, le piano me manque. Je pense que j'aurais été un bon mélodiste, un bon arrangeur. Finalement, j'exerce cette oreille musicale dans mon travail. Si je n'ai pas persévéré, c'est aussi que pendant mes études à Bordeaux [une licence de mathématiques appliquées à la physique qu'il a obtenue avant d'intégrer l'école Louis-Lumière, en 1975], j'avais un ami avec lequel nous discussions beaucoup de cinéma et de littérature. Il m'a recommandé d'aller voir *Le Jeu avec le feu*, d'Alain Robbe-Grillet. Là, j'ai découvert le travail du compositeur Michel Fano. J'étais absolument fasciné par la façon dont la narration envoyait la chronologie cul par-dessus tête. Du point de vue du son, tout devenait musical ; toutes les circonstances et les situations de la fiction devenaient un tremplin pour la musique. Je retrouvais cet aspect ludique que j'avais aimé dans les maths et le latin. Ça a été un véritable choc. »

Près de trente ans plus tard, Jean Minondo arbore la modestie d'un perpétuel apprenti, d'une curiosité humaine et professionnelle insatiable. Il s'avoue piètre bricoleur, préfère à la théorie un savoir construit sur l'intuition, la porosité, les jeux d'associations. Mais si la plupart sont incapables d'analyser la subtilité de son talent, ils en ressentent les effets. « Sa géographie sonore excède celle de l'image, relève André S. Labarthe. Il est ailleurs, comme pourvu d'antennes ; aux frontières de l'univers dans lequel nous baignons. Comme un astronome qui verrait des étoiles que l'on ne perçoit pas à l'œil nu. »

Valérie Cadet